

## Lettre de Marcel Arland à Jean Paulhan, 1957

**Auteur : Arland, Marcel (1899-1986)**

### Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Citer cette page

Lettre de Marcel Arland à Jean Paulhan, 1957, 1957.  
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).  
Consulté le 22/11/2024 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15684>

### Information sur la lettre

Date 1957  
Destinataire Paulhan, Jean (1894-1962)  
Langue Français

### Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)  
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 20/02/2022 Dernière modification le 28/11/2023

Dimanche

un exemple. à propos de ma fille.

Le jeudi 3, elle va voir Clara Macdonald  
 Clara lui propose de l'emmener à Calvi  
 Dominique accepte. Puis Clara se ravise, et  
 téléphone à Janine, en lui racontant qu'elle  
 une mauvaise nuit, qui ne s'aggrave pas d'emmener  
 son enfant malade en voyage. Janine (après  
 être venue pleurer et crier dans mon bureau)  
 propose à Dominique de l'emmener. Dominique  
 refuse et dit que qu'il lui faut Clara. Clara  
 accepte; Dom. refuse de partir. Clara  
 part seule, le dimanche. Janine propose à  
 Dom. de l'emmener rejoindre son Clara à  
 Calvi. Dominique accepte. Le lendemain  
 matin elle refuse. Le lendemain soir, elle  
 décide de partir seule. Janine l'accompagne  
 jusqu'à la gare. Dominique refuse de partir,  
 refuse de rentrer à la maison, couche dans  
 un hôtel. Janine le lendemain matin (mardi)  
 la rejoint et cette fois parle avec elle. Depuis  
 ce temps, Dom. décide dix fois par jour tantôt  
 de revenir à Paris, tantôt de rester, mais  
 seule. Aujourd'hui dimanche elle me  
 téléphone à Brieville, et me demande de  
 la rejoindre. Pourquoi? Parce que Clara lui  
 a dit que Doré était en permission à  
 Paris et lui a proposé qu'il vienne à  
 Calvi. Dom. a accepté; Doré doit venir.

Demain à Cabrol; mais Dominique  
s'affole et veut que je sois là, bien  
qu'elle sache que ma présence mettra le  
gaspis en furie...

La suite de Demain (jamais  
à 10 h. mais à 11 h. et à 12 h. et à 13 h.).

- J'ai plusieurs farces liées, en un bouillonnant  
autour de la ville sous la pluie, de 4 h. à  
10 h., à un sentiment de solitude sans  
angoisse. Voilà long temps que cela ne  
m'habitait. Je parle d'un sentiment,  
le plus nu et le plus intense, au  
solitude je m'incorpore et perds moi-même  
à la solitude, et au cette solitude me  
me sépare de personne, au contraire.

- Je me souviens qu'un jour, sans un  
déjeuner, chez Mme Téjevas, je crois - la dite  
sans, se penchant vers son voisin (jambaudon,  
je crois) et me désignant du regard, elle dit:  
« Regardez comme il paraît seul! » La  
solitude! J'étais seul, mais je les sentais  
tout autour de moi, et, si l'on me fausse, je  
dirai que j'officiais pour eux.

Reste que ce sentiment sort de plus en  
plus rare, et que je ne connais le plus souvent  
qu'une solitude acceptée, indigne, indigne  
ment.

Je t'embrasse  
Paulhan

Dimanche [1957] (115)



... Je n'ai rien d'autre à t'écrire,  
si ce n'est sur la pratique, sur l'applica-  
tion de ce principe, et bien sûr sans  
ta lettre et sans la mienne.

1° : Il est nécessaire que nous nous  
voyions, régulièrement autant que  
possible, lors de la revue. Nous  
pourrions par exemple déjeuner tous  
deux chaque quinze jours ; et la  
semaine suivante, deux heures  
quinzaines aussi, nous retrouvons,  
pour le thé ou le café, avec  
Dominique et Janine (et d'ailleurs,  
ma fille...) soit chez moi, soit  
ailleurs. Enfin, comme tu le dis,  
dans ce sens-là ; mais il faut  
trouver.

2° : Il faut que chacun se  
vante, si quelque chose de l'autre  
l'a gêné, le dise aussitôt. De  
même, s'il souhaitait quelque  
chose.

Remarques sans malice  
(en marge)

1. Tu as pour toi ton heureux caractère, tes manières séduisantes, ta maîtrise du jeu, ton prestige. Tu rencontres ailleurs de toi beaucoup de camarades (je ne dis pas de flatteurs), plus d'opposition. Tu fais ainsi de la plupart de tes rapports un commerce agréable et sensible. - Mais, de l'amitié, on peut demander autre chose, qui soit plus grave. Il est évident que mon commerce pourrait, devrait être plus facile; s'il l'était trop, je ne vaudrais pas grand'chose.

2. Tout le monde sait que je ne m'efforçe, plus que de céder. Il ne faut pas en abuser. Car il est bon de céder (si l'on n'est efforçé); mais, si trop le faire, on en conçoit à la fois une malice contre les autres et surtout contre soi.

3. Voici encore où l'abus est facile. Je connais si bien ma insuffisance, que je me rends fort à admettre (même si je m'en suis fâché) tous

ARCHIVES PAULHAN

le reprocher que l'un en fait. Or  
si je le admettais tous, je n'ai plus  
qu'à renoncer. Vais-je admettre  
par exemple, ton reproche d'avoir  
dit que « tout le travail »  
de la revue ne incauterait ? Je  
ne l'ai jamais dit. J'ai pu, ~~dire~~  
vraisemblablement quelques années, vers 2 ou 3  
heures du matin (comme tu précises)  
s'agissant de ce travail ; je le faisais  
surtout, alors, à cause de Françoise,  
dont je voulais que l'un sût qu'elle  
m'aidait à travailler. - Je l'ai  
fait aussi à cette époque, pour d'autres  
raisons, devant jeune. - Mais  
si j'en ai parlé sérieusement (à  
Lambert), c'était, non pas pour  
une plainte d'avoir trop de travail,  
mais pour exprimer mes craintes  
que tu ne voulusses biens plus  
m'aider.

Conclusion. La confiance  
l'un en l'autre. Autant de  
confiance que de franchise.

Paulhan [1957] (3/3)